La NORMANDIE de FLAUBERT

Textes Association des Amis de Flaubert et de Maupassant
Photographies Éric Bénard

© Éditions des Falaises, 2021
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenellle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr

La Normandie de Flaubert

Auteurs

Gilles Cléroux
Bibliothécaire,
université de Rouen Normandie

Sophie Demoy
Responsable du musée Flaubert et d'Histoire de la médecine, chargée des collections, réunion des musées Métropole Rouen Normandie

Arlette Dubois
Conservateur honoraire du musée Flaubert et d'Histoire de la médecine, Rouen

Joël Dupressoir
Bibliothécaire chargé de la conservation préventive et de la valorisation du patrimoine de la bibliothèque de Flaubert (2002-2016) à la ville de Canteleu

Bénédicte Duthion
Docteur en lettres modernes, membre associé du CÉRÉdI, université de Rouen Normandie, présidente du réseau La Normandie littéraire

Danielle Girard
Conception et réalisation des Ateliers *Bovary* et *Bouvard et Pécuchet*, site Flaubert, université de Rouen Normandie

Yvan Leclerc
Professeur émérite de lettres modernes, université de Rouen Normandie

Anne-Bénédicte Levollant
Responsable de la bibliothèque patrimoniale de la ville de Rouen

Yannick Marec
Professeur émérite d'histoire contemporaine, université de Rouen Normandie, docteur ès lettres et sciences humaines, docteur en histoire.

David Michon
Enseignant-chercheur, université de Bourgogne, docteur en histoire contemporaine

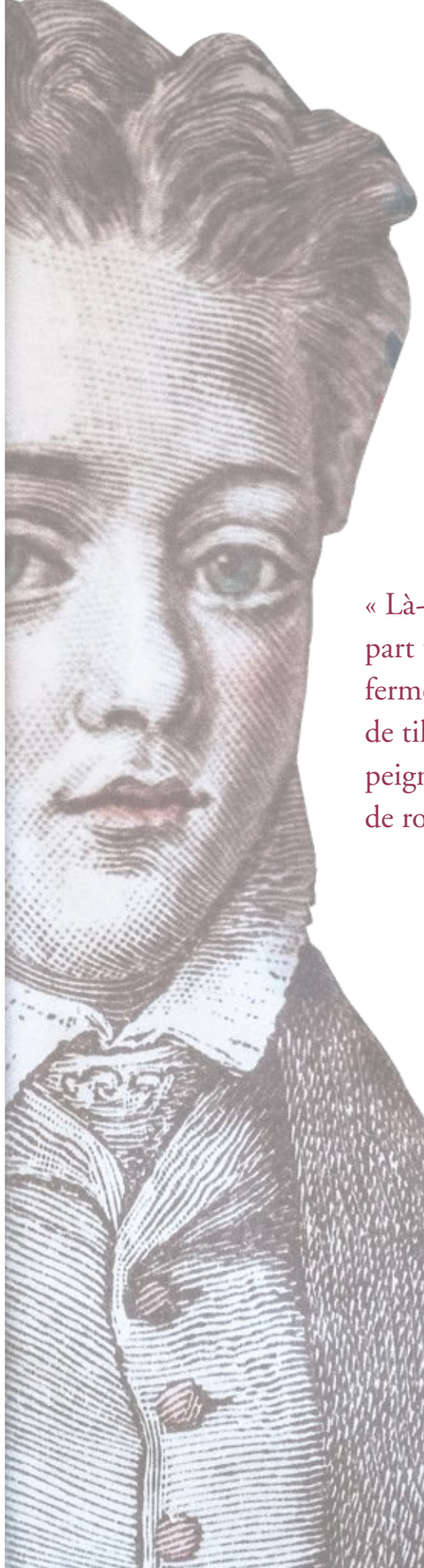
Françoise Mobihan
Journaliste, écrivain

Guy Pessiot
Auteur, ancien éditeur, iconographe de Rouen

Joëlle Robert
Chercheur associé au Centre Flaubert, Laboratoire CÉRÉdI, université de Rouen Normandie

François Vanoosthuyse
Professeur de littérature française du XIXe siècle à l'université de Rouen, directeur du Centre Flaubert, directeur de la *Revue Stendhal*

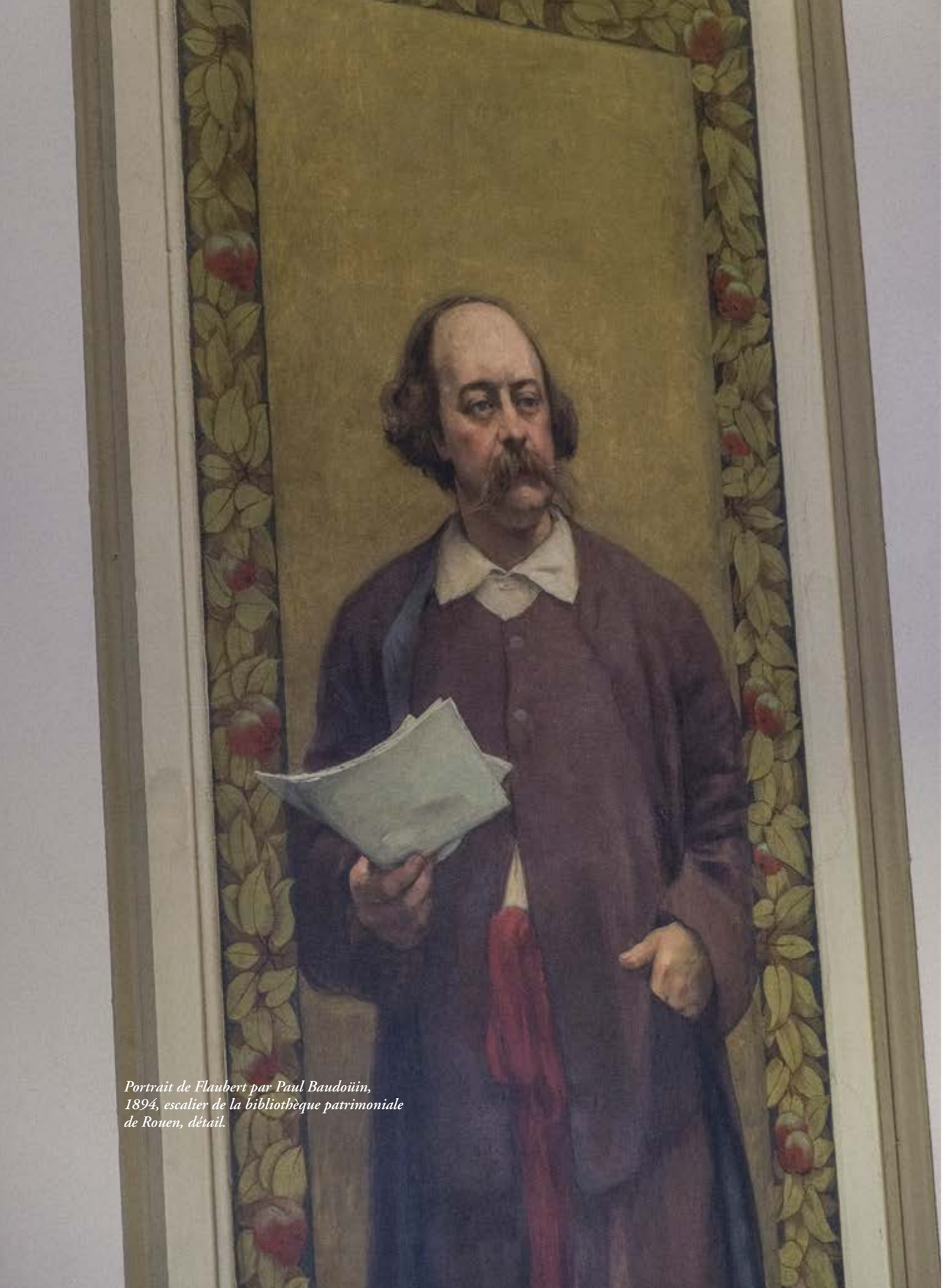
Éric Bénard
Photographe et rédacteur, il s'intéresse particulièrement à l'esprit des lieux, la relation entre un territoire et la littérature, le cinéma et la peinture.



« Là-bas sur un fleuve moins antique j'ai quelque part une maison blanche dont les volets sont fermés […]. J'ai laissé la longue terrasse bordée de tilleuls Louis XIV où l'été je me promène en peignoir blanc. […] J'ai laissé le grand mur tapissé de roses avec le pavillon au bord de l'eau. »

Voyage en Orient

Portraits de Flaubert par Étienne Carjat,
avant 1867, pavillon de Croisset.



Portrait de Flaubert par Paul Baudoüin, 1894, escalier de la bibliothèque patrimoniale de Rouen, détail.

Sommaire

10 **Flaubert, trois fois normand** • YVAN LECLERC

19 **NORMANDIE lieu de vie**

21 La Normandie au temps de Flaubert • YANNICK MAREC

37 Ascendance normande • JOËLLE ROBERT

51 Le Rouennais Gustave Flaubert : domiciles et lieux fréquentés • GUY PESSIOT

63 Gustave, fils et frère de médecins • ARLETTE DUBOIS

73 Flaubert au Collège royal de Rouen • JOËLLE ROBERT

87 Trouville, la plage des « chers fantômes » • • YVAN LECLERC

99 Flaubert et Rouen au début des années 1870 • YANNICK MAREC

107 **NORMANDIE terre de littérature**

109 L'arrière-pays d'Emma • FRANÇOIS VANOOSTHUYSE

129 Les lieux rouennais dans *Madame Bovary* • DANIELLE GIRARD

133 Les normandismes dans *Madame Bovary* • DANIELLE GIRARD ET NICOLE CARON

136 **Qui parle normand ?** • YVAN LECLERC

139 *Trois contes* – Entre art médiéval et paysages du XIX^e^ siècle • BÉNÉDICTE DUTHION

151 *Bouvard et Pécuchet* : Chavignolles, un trou normand • YVAN LECLERC

167 **PATRIMOINE normand**

169 La patrimonialisation de Flaubert • DAVID MICHON

181 Les sources normandes de *Madame Bovary* : enquêtes et polémiques • GILLES CLÉROUX

193 Un musée d'Histoire de la médecine dans la maison de Gustave Flaubert • SOPHIE DEMOY

203 Le pavillon de Flaubert à Croisset • ANNE-BÉNÉDICTE LEVOLLANT

217 La bibliothèque de Gustave Flaubert à Canteleu • JOËL DUPRESSOIR

227 L'œuvre normande de Flaubert à la bibliothèque patrimoniale de Rouen • YVAN LECLERC

236 **Maupassant, d'Étretat à Rouen** • FRANÇOISE MOBIHAN

238 **L'« ermite de Croisset » et l'exilé en terre anglo-normande, Flaubert et Hugo à « une Manche » près** • BÉNÉDICTE DUTHION

Flaubert, trois fois normand

Une fois ne suffirait pas. Être normand, ce n'est pas uniquement se donner la peine de naître en Normandie. Encore faut-il reconnaître cette origine, l'interroger, rattacher son lien personnel à une aventure collective et, si l'on est écrivain, savoir habiter par l'écriture le lieu qu'on n'a pas choisi en naissant ici plutôt qu'ailleurs.

Flaubert est conscient du hasard de la naissance, qui nous fait citoyen d'un pays, d'une région, d'une ville. Comme il est l'enfant de son siècle, appartenant à une génération désenchantée qui aurait préféré vivre en d'autres temps et d'autres lieux, et même ne pas être né, il tient des propos plutôt abrupts sur Rouen et les Rouennais, sur la Normandie et les Normands. Serait-il né à Grenoble comme Stendhal, à Charleville comme Rimbaud ou à Aix comme Zola qu'il eût, à leur égal, médit de sa ville natale. C'est parce qu'il y est né qu'il ne s'y sent pas à l'aise. Il lui arrive d'ironiser en reprenant les célèbres paroles du chansonnier rouennais Frédéric Bérat, alors qu'il est sur la route du retour, après une année et demie à faire le tour de la Méditerranée : « Ah ! tout ça m'embête bien, et de revoir ma patrie donc ! ma Normandie, le pays qui m'a donné le jour. » Si un dieu favorable aux artistes lui avait laissé le choix, il aurait opté pour une existence dans des temps héroïques, et sous des ciels larges et ensoleillés.

Ce fut la brumeuse et pluvieuse Normandie, et le siècle bourgeois de la Bourse et du chemin de fer.

Pour comble, Flaubert est trois fois normand.

Il est d'abord normand par sa biographie : sa généalogie, son lieu de naissance et ses lieux principaux d'habitation. Certes, il a voyagé ; il a loué successivement trois appartements à Paris pour y passer quelques mois chaque année, mais c'est à Croisset, dans son cabinet de travail du premier étage de la grande maison, avec vue sur la Seine, qu'il a écrit pratiquement l'intégralité de son œuvre, à partir de *Madame Bovary*. Les chiffres établis d'après les dates de ses lettres parlent d'eux-mêmes : il a passé 8 % de son temps en voyage, 29 % dans la capitale et 63 % en Normandie, près des deux tiers de ses jours. Son père venait de la Champagne et sa mère de Pont-l'Évêque. Gustave est donc un demi-normand, par son ascendance maternelle. La Normandie lui est une

Cabinet de travail de Flaubert à Croisset, aquarelle de Georges Rochegrosse, 1874, pavillon de Croisset.
Bibliothèque patrimoniale de Rouen

Vue générale de Rouen, vers 1880, par Paul Sauvanaud. Coll. Guy Pessiot

matrie, qu'il porte en lui, pour le meilleur et pour le pire. Il l'intériorise, au point qu'il se sent pénétré par son climat, ses paysages, son histoire, ses produits, son caractère. Il revendique ce qui fait la force de sa province, comme on disait alors. En passant à Saint-Malo, au retour de son voyage en Bretagne, pendant l'été 1847, Flaubert écrit dans *Par les champs et par les grèves* : « Placé entre la Bretagne et la Normandie, ce petit peuple semble avoir à la fois, de la première la ténacité, la résistance granitique, de la seconde, la fougue, l'élan. » Si les gens sont à l'image de leur décor, selon la théorie des climats en cours à cette époque, et de l'histoire qui les a façonnés, les Normands ressemblent à l'assaut des vagues et des conquérants.

Flaubert est aussi normand par ses œuvres. La première publiée, *Madame Bovary*, se passe dans un triangle dont les pointes touchent au pays de Caux, au pays de Bray et à la ville de Rouen. Le sous-titre du roman, souvent négligé, « Mœurs de province », fait coïncider le lieu de l'auteur et celui de la fiction. Flaubert ajoute à la géographie littéraire de la France un territoire qui n'avait pas encore sa place dans la fiction, pour compléter la carte des « scènes de province » dessinée dans *La Comédie humaine*. Mais la Normandie de son roman n'a pas la poésie idéalisée de la Touraine décrite par Balzac ni du Berry de George Sand. Pendant qu'il rédige *Madame Bovary*, Flaubert sait qu'il va choquer, pas seulement pour des raisons morales : « Mes compatriotes rugiront, car la couleur normande du livre sera si vraie qu'elle les scandalisera. » La « couleur locale », depuis les romantiques, est associée au pittoresque, c'est-à-dire ce qui est susceptible d'inspirer les peintres. Mais la « couleur normande » dont parle Flaubert ne met pas en valeur un beau tableau dans lequel les habitants pourraient se contempler comme dans un miroir. Pour l'auteur qui résume chacune de ses œuvres par une vision colorée singulière, *Madame Bovary* correspond à « un ton gris, cette couleur de moisissure d'existence des cloportes », d'après les propos rapportés par les frères Goncourt dans leur *Journal* le 17 mars 1861. On a connu des images plus flatteuses. Et comment un Normand du XIX^e^ siècle, qui se définit par l'identité de son territoire, ne serait-il pas choqué, à la fois blessé et furieux, en lisant la présentation d'Yonville-l'Abbaye, qui semble sortie d'un guide « anti-touristique », propre à décourager le visiteur : « On est ici sur les confins de la Normandie, de la Picardie et de l'Île-de-France, contrée bâtarde où le langage est sans accentuation, comme le paysage sans caractère. C'est là que l'on fait les pires fromages de Neufchâtel de tout l'arrondissement. » Certes, cette description ne concerne qu'un bout de Normandie, mais la partie vaut pour le tout, et les autres mentions de la verte province que l'image d'Épinal réduit à ses vaches, ses pommiers et ses clos-masures vont plutôt dans le sens d'une déconstruction du cliché que de la promotion d'un *locus amoenus*, ce lieu idyllique que l'élève du Collège royal de Rouen, bon latiniste, a repéré dans les textes antiques. C'est une Normandie plus apaisée, et comme réconciliée, que l'on parcourt dans *Un cœur simple*, quand Flaubert revient, après la mort de sa mère, sur le lieu où elle est née, où il a des souvenirs d'enfance et d'adolescence. Le dernier roman, inachevé, se passe également en Normandie, plus exactement en Basse-Normandie, selon l'expression géographique qui était ressentie comme un jugement de valeur (ainsi de la Seine-Inférieure), mais la province est alors détachée d'enjeux affectifs : le cadre de *Bouvard et Pécuchet* se transforme en *tabula rasa* des expériences encyclopédiques. Ce n'est plus le paysage état d'âme des romantiques, un miroir des désirs humides et des rêves brumeux, mais la Carte du Tendre d'un itinéraire sans amour à travers les pâturages de l'agriculture, les falaises géologiques et les champs de fouilles archéologiques. Au total, trois fictions se passent en Normandie, c'est-à-dire à peu près la moitié des œuvres.

Enfin, Flaubert est une troisième fois normand, à titre posthume, par la place qu'il tient dans le patrimoine. À Paris, on trouve peu de traces : une plaque sur le premier des trois appartements qu'il a occupés au 42 boulevard du Temple, un buste dans le jardin du Luxembourg, difficile à découvrir, un bout de rue de 139 mètres de long dans le XVII^e^ arrondissement, et pas de station de métro. En Normandie, les lieux de mémoire correspondent aux deux identités précédentes, biographique et littéraire, puisqu'ils sont liés aux maisons d'habitation et à l'ancrage (ou à l'encrage) des fictions dans des territoires qui entretiennent le souvenir, et presque le culte religieux du pèlerinage, sous des formes diverses, physiques avec statues, plaques et panneaux, ou numériques, par la reconstitution virtuelle d'une présence dont on a besoin qu'elle sorte des pages du livre pour s'incarner dans des réalités plus concrètes. Flaubert voulait disparaître dans son œuvre ; il ne souhaitait pas laisser de biographie, pas de descendance, pas de traces intimes, pas de manuscrits avec lesquels il rêvait de se faire enterrer. C'est raté, et c'est tant mieux pour nous.

Pour rendre compte de cette triple réalité normande, dans la vie, dans l'œuvre et dans la mémoire des vivants, une seule plume n'aurait pas suffi. L'association des Amis de Flaubert et de Maupassant a sollicité plusieurs de ses membres pour composer un livre à la fois un et multiple, riche de la complexité et des contradictions d'un cœur moins simple que celui de Félicité.

Yvan Leclerc
Président des Amis de Flaubert et de Maupassant

Le Crevon, affluent de l'Andelle,
vu des coteaux de Granville-sur-Ry.

NORMANDIE
lieu de vie

La Normandie au temps de Flaubert

YANNICK MAREC

L'image devenue traditionnelle de la Normandie, celle des herbages, de la vache normande, du camembert, du cidre, du Calvados… s'est largement construite au cours du XIX^e^ siècle. En réalité, les éléments de cette représentation convenue sont plutôt une traduction de la modernité normande de l'époque, une modernité à laquelle ont été confrontés les femmes et les hommes du temps qui l'ont acceptée plus ou moins aisément.

De ce point de vue, le regard acéré et souvent critique de Flaubert qui a situé quelques-unes de ses œuvres majeures en Normandie, *Madame Bovary* et *Bouvard et Pécuchet* tout particulièrement, peut faire percevoir les évolutions marquantes de l'ancienne province qui l'a vu naître, y vivre et s'y déplacer.

Proche de l'Angleterre, la Normandie est précocement touchée par la révolution agricole, la révolution industrielle et celle des transports. Les œuvres comme la correspondance de l'écrivain témoignent de ces mutations déjà perceptibles de son temps et qui s'affirmeront par la suite dans les deux dernières décennies du siècle et au suivant.

Confrontée à un malthusianisme précoce, la Normandie tend à se dépeupler et les contrastes sociaux qui se développent dans la nouvelle société industrielle contribuent à accentuer les tensions sociales et politiques particulièrement en milieu urbain. Malgré son désir de distanciation explicable par sa position d'artiste, Flaubert a pu être confronté à ces différents aspects qui ont marqué l'évolution de sa province d'origine.

La Normandie a été aussi un territoire de reconstruction religieuse avant que ne s'affirme un processus de laïcisation sous la III^e^ République naissante. C'est alors également une terre d'élection des sociétés savantes et du tourisme balnéaire, un pays où des acteurs et des penseurs politiques ont marqué le siècle et au-delà. Comment Flaubert a- t-il perçu ces évolutions ?

C'est donc une Normandie dotée d'une image forte qui s'est constituée sur de nouvelles bases au XIX^e^ siècle après la désagrégation de l'ancienne province durant la période révolutionnaire et impériale.

Une nouvelle Normandie en construction au cours du XIX^e^ siècle

Durant la période révolutionnaire, de profondes transformations ont concerné les rapports sociaux et juridiques entre Normands, avec notamment la fin de la Coutume de Normandie et de coutumes spécifiques comme celle du Pays de Caux. Progressivement, le Code civil réussit à

s'imposer, ce que l'on perçoit d'ailleurs à travers les affaires familiales des Flaubert, en particulier les questions d'héritages.

La vente des biens nationaux a surtout profité à la bourgeoisie des villes et à la paysannerie aisée. Dans ce contexte, la propriété bourgeoise est devenue prépondérante et, de ce point de vue, l'exemple des possessions de la famille Flaubert paraît significatif. Grâce aux revenus de son travail, mais aussi de ses propriétés terriennes, notamment en Seine-Inférieure et dans le Calvados avec, en particulier, la ferme de Deauville acquise en 1837 (près de 30 hectares), la fortune d'Achille-Cléophas dépasse les 750 000 francs en 1846, année de son décès. Elle représente à l'époque l'une des cinq principales successions rouennaises. Sa veuve a su préserver, voire faire fructifier le patrimoine familial en augmentant ses biens propres de 250 000 francs en 1846 à environ 700 000 francs au moment de son décès en 1872. Malgré son tempérament dépensier et aussi les dettes de Commanville, le mari de sa nièce chérie Caroline, qu'il a cherché à renflouer, difficilement d'ailleurs, Flaubert a pu vivre en rentier des propriétés de sa famille bien qu'il se reconnût lui-même « peu fait pour être propriétaire » dans une lettre à Louise Colet du 14 août 1853.

Jusqu'aux années 1880, voire au-delà, malgré le développement du marché immobilier et l'essor de la Bourse à partir du Second Empire, la propriété terrienne demeure essentielle dans la composition des fortunes des élites sociales. Et cela d'autant plus que l'agriculture normande connaît des évolutions importantes qui concourent à sa prospérité.

L'agriculture, qui reste l'activité dominante, connaît en effet des transformations significatives et se modernise. Le système d'exploitation est orienté vers l'élevage et les cultures céréalières avec des combinaisons variables entre cultures et élevage bovin en pleine croissance. Certaines exploitations spécifiques, comme celles des clos-masures du Pays de Caux, font la réputation de la Normandie verte, celle des productions laitières associées à la production de viande, en liaison avec le développement de l'élevage de la vache normande, une création du XIX^e^ siècle. Celle-ci a en effet supplanté l'élevage traditionnel des ovins qui est demeuré à l'état résiduel. Se développent aussi les plantations de pommiers avec leurs produits dérivés, le cidre et son eau de vie. Lors des comices agricoles, les paysans sont amenés à présenter leurs productions en espérant obtenir la reconnaissance de leurs efforts à l'occasion de ce que Flaubert qualifie pourtant d'« ineptes cérémonies rustiques ». Il en fera un des épisodes biens connus de *Madame Bovary*.

C'est dans ce contexte qu'apparaissent des fermes modèles, comme celle de Lisors, dans l'arrondissement des Andelys, département de l'Eure, aux confins du pays de Lyons et du Vexin normand que Flaubert est allé visiter en octobre 1874 pour documenter son chapitre sur l'agriculture dans *Bouvard et Pécuchet*.

De cette époque datent également les premiers essais d'introduction d'une nouvelle métrologie fondée sur le mètre et le calcul décimal, une transformation majeure et de longue durée, malgré l'échec des tentatives de décimalisation du temps et de la mise en œuvre d'un calendrier républicain sous la Révolution. Flaubert est conscient de la nouveauté introduite par la nouvelle métrologie, et il en fait des calembours de potache peu de temps après son introduction officielle et définitive dans les écoles à partir de 1840. Ainsi à propos de la commune de Malaunay, située à proximité de Déville-les-Rouen où sa famille avait une résidence, il écrit à son ami Ernest Chevalier le 24 janvier 1841 : « Les gens du même pays Malaunay ont dû adopter avec frénésie le système métrique parce que jusque-là ils avaient l'habitude de mal auner » !

On perçoit aussi les effets de la révolution industrielle qui concernent d'abord l'axe Seine, en raison de sa proximité avec l'Angleterre. Le « système de la fabrique » qui maintenait des liens étroits entre les activités artisanales du monde rural et les marchands-fabricants des villes est peu à peu remplacé par des usines et regroupements d'établissements, surtout à partir des années 1840. C'est d'abord l'énergie hydraulique qui est mise en œuvre dans les modestes usines des vallées avant d'être relayée puis supplantée par la force motrice de la vapeur. À l'époque, l'industrie dominante est le textile avec une concentration plus ou moins affirmée selon les régions de Normandie, tandis que se maintiennent d'autres activités industrielles liées à la métallurgie. Flaubert, dans une lettre adressée à Louise Colet, le 14 août 1853, note les effets pervers de la parcellisation du travail industriel :

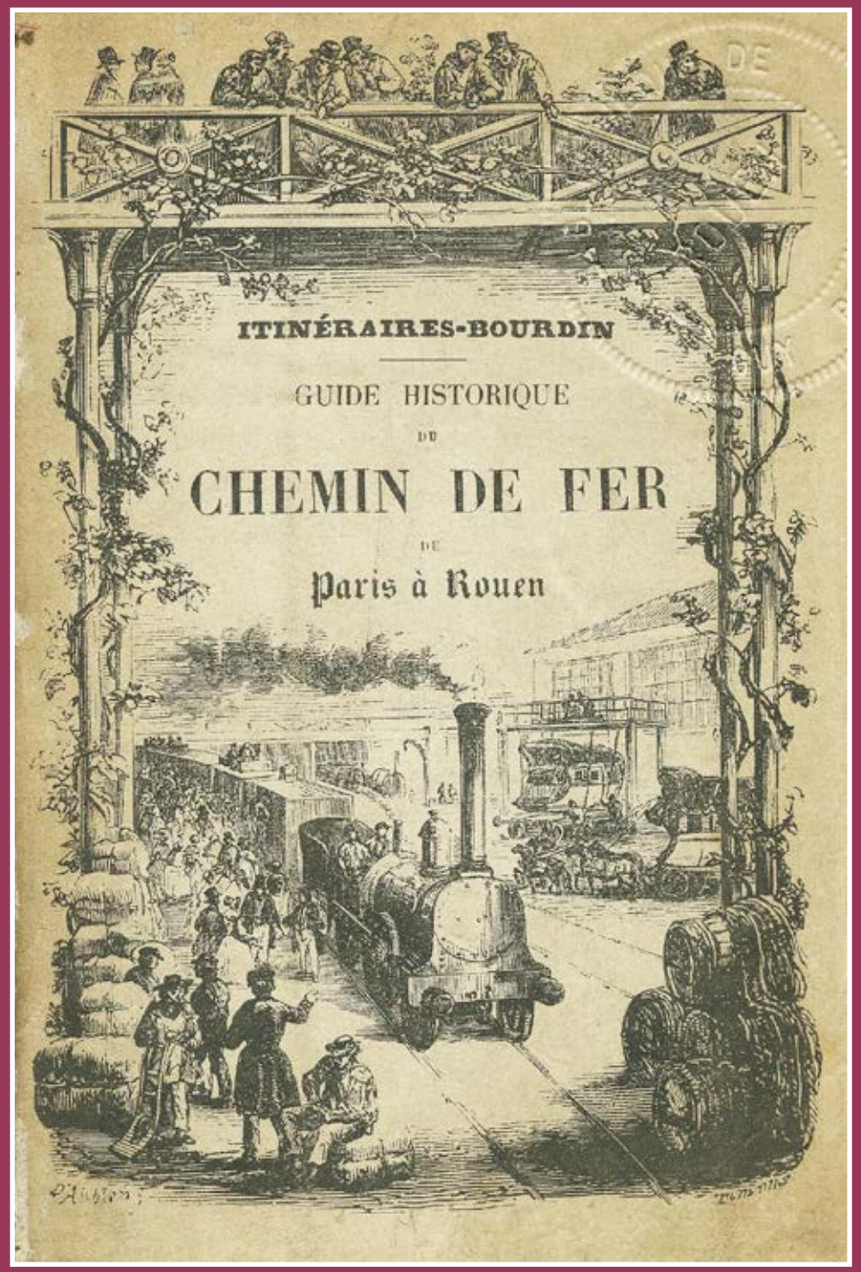
> À propos de l'industrie, as-tu réfléchi quelquefois à la quantité de professions bêtes qu'elle engendre et à la masse de stupidité qui, à la longue, doit en provenir ? Ce serait une effrayante statistique à faire ! Qu'attendre d'une population comme celle de Manchester, qui passe sa vie à faire des épingles ? Et la confection d'une épingle exige cinq à six spécialités différentes ! Le travail se subdivisant, il se fait donc, à côté des machines, quantité d'hommes-machines.

Une certaine diversification industrielle est néanmoins favorisée par le développement de l'activité portuaire dû à l'essor du commerce avec les Amériques et les colonies, mais aussi le développement de la pêche en direction notamment de Terre-Neuve, en particulier dans un port comme celui de Fécamp. Mais toutes ces activités ne trouvent guère d'écho favorable chez Flaubert si l'on s'en réfère à ses imprécations contre sa ville natale gagnée par l'industrialisation de type moderne :

> Rouen, ancienne capitale de la Normandie, chef-lieu du département de la Seine-Inférieure, ville importante par ses manufactures, patrie de Duguernay, de Carbonnier, de Corneille, de Jouvenet, de Hégouay portier du collège, de Fontenelle, de Géricaut, de Crépet père et fils. Il s'y fait un grand commerce de cotons filés. Elle a de belles églises et des habitants stupides, je l'exècre, je la hais, j'attire sur elle toutes les imprécations du ciel parce qu'elle m'a vu naître. Malheur aux murs qui m'ont abrité ! aux bourgeois qui m'ont connu moutard et aux pavés où j'ai commencé à me durcir les talons ! » (Lettre à Ernest Chevalier, 2 septembre 1843.)

Néanmoins, Flaubert reste attaché à sa ville natale dont il s'inspire dans plusieurs de ses œuvres. Bien plus, lors du procès de *Madame Bovary* il remercie le 3 janvier 1857 son frère Achille, chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu, d'user de sa position influente et de celle passée de leur père, pour « faire peser sur Paris par Rouen ».

L'époque est aussi marquée par une véritable révolution des transports. Celle-ci concerne le commerce fluvial et transocéanique avec le passage de la marine à voile à la marine à vapeur. Certains ports jouent un rôle important dans cet essor, notamment celui du Havre, en ce qui



Couverture du guide édité en 1847. Coll. Guy Pessiot

concerne le transport des émigrants vers le « Nouveau monde ». On constate également un renouveau du port de Rouen à la fin du XIXe siècle.

On observe surtout au niveau régional comme national, un essor spectaculaire des voies ferrées avec le transfert de technologies anglaises sur le sol normand. Certaines voies ont été parmi les premières à être installées en France, notamment la ligne de Paris à Rouen inaugurée en 1843 et prolongée jusqu'au Havre en 1847. Flaubert est d'ailleurs exaspéré par les discussions récurrentes qui marquent l'aboutissement des travaux puis l'inauguration de la ligne Paris-Rouen. Il écrit à son père en novembre 1842 : « Du reste la santé est très bonne ; je vois seulement trop de gens qui parlent du chemin de fer. On en est tanné. Il y a de quoi avoir une colique de wagons. » Sa sœur, Caroline, renchérit quelques mois plus tard, en mai 1843, tout en évoquant les festivités liées à l'inauguration : « Je désirais vivement me traîner et me cahoter au milieu des deux mille femmes pour lesquelles on a bâti des tentes […]. Car après-demain il y a tournois, joutes, carrousels, courses, feux d'artifice, etc. et nous ne voulons rien perdre. »

De manière générale, le XIXe siècle est marqué par un développement spectaculaire des voies ferrées, notamment en Normandie. Avec des effets pervers parfois, comme la vente de la maison des Flaubert à Déville, à cause du passage du chemin de fer qui ampute la propriété d'une parcelle de terrain.

Malgré ses réticences du début des années 1840, Flaubert est cependant amené à utiliser les avantages du nouveau mode de transport pour ses nombreux déplacements vers Paris et en Normandie. De plus, la voie ferrée s'impose également pour la distribution du courrier et l'importante correspondance de l'écrivain atteste de l'utilité sociale de cette nouveauté technologique. Ainsi, à différentes reprises, Flaubert s'inquiète de la bonne marche du courrier transporté par chemin de fer. Il s'agit aussi bien des lettres que des mandats que lui envoie son père par l'intermédiaire de l'administration du chemin de fer ou des commandes d'ouvrages. Flaubert demeure néanmoins critique. Avec le temps, la fatigue venant, il supporte de moins en moins les voyages en chemin de fer, y compris pour les déplacements nécessités par la rédaction de *Bouvard et Pécuchet* : « L'idée de quitter Croisset m'embête de plus en plus tant je redoute 1– la banalité du chemin de fer 2– le tapage des voitures, etc., etc. ! – Et toutes les bêtises que je vais entendre. Sans blague aucune, je me sens profondément ours des Cavernes », écrit-il à sa nièce le 22 avril 1880, quelques semaines avant sa mort. La Normandie du temps de Flaubert a donc été concernée directement par bien des transformations liées aux élans de la modernité de l'époque. Cependant, elle présente des faiblesses qui nuancent le tableau.

Un envers du décor ?

La Normandie se dépeuple tout au long du XIXe siècle. Au début du siècle, c'était l'une des régions de France les plus peuplées avec près de 2,6 millions d'habitants en 1806 et une densité moyenne de 88 habitants par kilomètre carré contre une moyenne française qui se situait à 63 habitants par kilomètre carré. L'ancienne province représentait alors environ 9 % de la population du pays. En 1911, la Normandie ne comptait plus que 2,4 millions d'habitants environ et elle ne représentait plus que 6 % de la population française.

Louis-Jules Arnout, Rouen en ballon, *1846, lithographie.*
Bibliothèque patrimoniale de Rouen

Barricade de la rue Saint-Julien à Rouen en avril 1848, gravure d'Hippolyte Bellangé.
Bibliothèque patrimoniale de Rouen

En revanche, on observe une progression des villes, et particulièrement celle du Havre qui connaît une croissance exceptionnelle, passant d'environ 20 000 habitants vers 1820 à plus de 136 000 au début du XX^e^ siècle. C'est au recensement de 1881 que la population municipale de la ville s'est hissée au niveau de celle de Rouen (près de 106 000 habitants) pour devenir ensuite la ville la plus peuplée de Normandie. L'agglomération rouennaise demeure cependant toujours bien plus importante avec les villes de la banlieue industrielle (Sotteville, Oissel, Grand Quevilly…) qui se sont fortement développées depuis les années 1840.

Cette évolution générale tient à l'exode rural vers les villes qui attirent aussi des immigrants d'autres régions, voire de l'étranger, mais également à un malthusianisme précoce. On peut aussi noter une certaine fragilisation de la population du fait de son vieillissement et de l'extension de l'alcoolisme. Ces différents facteurs contribuent au lent recul de la mortalité, avec en particulier le maintien d'une mortalité infantile élevée. Rouen, avec un taux qui atteint encore 300 ‰ en 1890, détient le triste record d'être, de ce point de vue, la ville la plus « mortifère » de France. Même les familles de la bourgeoisie médicale ne sont pas épargnées puisque sur les six enfants nés du couple Flaubert-Fleuriot, seuls trois sont parvenus à l'âge adulte, Achille, Gustave et Caroline qui décède d'ailleurs à moins de 22 ans des suites d'une fièvre puerpérale, en mars 1846, la même année que son père.

L'agriculture demeure l'activité dominante dans quatre départements sur cinq, seule la Seine-Inférieure faisant véritablement exception. D'ailleurs, c'est aussi le seul département de Normandie où l'emporte, dès les années 1880, la population urbaine sur la population rurale, si l'on adopte la définition du recensement de 1846 qui considère comme étant une ville chaque commune comprenant au moins 2.000 habitants agglomérés. La réputation de richesse de la région normande dont témoignent ces différentes activités doit cependant être relativisée, d'autant plus que les inégalités sociales y sont très fortes avec notamment la présence d'une misère endémique.

De nombreuses œuvres privées, principalement catholiques mais aussi protestantes ou laïques tentent d'y remédier, en appui des premières formes d'assistance publique qui dépendent des Bureaux de Bienfaisance ou des Hospices civils.

On voit aussi se développer des formes d'encouragement à la prévoyance par le biais, notamment, d'un mouvement de création de caisses d'épargne dès les années 1820 (Rouen 1820, Le Havre 1822), et surtout à partir de la Monarchie de Juillet pour la plupart des caisses normandes. Notons le scepticisme de Flaubert par rapport à cette institution de prévoyance puisqu'il semble reprendre une des idées convenues de son temps en les qualifiant d'« occasion de vol pour les domestiques » dans son *Dictionnaire des idées reçues,* un thème qui, il est vrai, apparaît dans différents ouvrages d'époque, par exemple celui de De Lérue, *Maîtres et domestiques* (Rouen, 1862). L'écrivain fait cependant de nombreuses allusions à la Caisse d'épargne dans ses écrits, en particulier dans *Madame Bovary* lorsqu'il évoque les espérances de l'officier de santé Charles Bovary : « Il réfléchissait. Il pensait à louer une petite ferme aux environs, et qu'il surveillerait lui-même, tous les matins, en allant voir ses malades. Il en économiserait le revenu, il le placerait à la caisse d'épargne. »

Flaubert qui se dit « pas plus ou tout autant », préoccupé de la situation des ouvriers de son temps que de celle des esclaves de l'Antiquité ne croit pas davantage aux distinctions de classes, mais il perçoit cependant les fortes oppositions qui existent entre riches et pauvres. Il constate aussi l'existence de bandes de pauvres, parfois menaçantes, lors des poussées de misère, en janvier 1854 comme en octobre 1870. Il demeure néanmoins très sceptique, voire hostile à l'égard des formes de solidarités collectives, par « haine de la foule, du troupeau ». Dans une lettre à Louise Colet du 31 mars 1853, il précise :

> C'est pour cela que les générosités collectives, les charités philanthropiques, souscriptions, etc., me sont antipathiques. Elles dénaturent l'aumône, c'est-à-dire l'attendrissement d'homme à homme, la communion spontanée qui s'établit entre le suppliant et vous. La foule ne m'a jamais plu que les jours d'émeute, et encore ! Si l'on voyait le fond des choses ! Il y a bien des meneurs là-dedans, des chauffeurs. C'est peut-être plus factice que l'on ne pense. N'importe, ces jours-là il y a un grand souffle dans l'air. On se sent enivré par une poésie humaine, aussi large que celle de la nature, et plus ardente.

Il existe ainsi des formes de contestations sociales et politiques parfois violentes et souvent durement réprimées, en particulier les insurrections ouvrières d'avril 1848 à Rouen et Elbeuf.

Contrairement à ce qui s'est passé dans la majeure partie de la Normandie, les débuts de la Seconde République sont le théâtre d'affrontements meurtriers dans quelques localités industrielles de Seine-Inférieure. Les insurrections rouennaises et elbeuviennes d'avril qui suivent des troubles sanglants intervenus à Lillebonne dès la fin mars, prennent une signification particulière. La liste démocrate-socialiste du commissaire du gouvernement provisoire, Frédéric Deschamps, qui représentait les espoirs des ouvriers et des républicains avancés a été battue par celle plus modérée, derrière laquelle se dissimulaient aussi des conservateurs de tous bords, qui était menée par le procureur général Senard. Les 27 et 28 avril 1848, alors que sont proclamés les résultats des élections à l'Assemblée nationale constituante, les quartiers populaires de l'est et du sud de Rouen se couvrent de barricades. Celles-ci sont reprises au canon par l'armée et la garde nationale bourgeoise. Au total, la répression fait au moins une trentaine de morts, tous du côté des insurgés, et plusieurs centaines de blessés.

Ces évènements sanglants marquent l'imaginaire social des deux cités pour des décennies. Si Flaubert ne les évoque pas directement dans son œuvre ni même dans sa correspondance, il est possible néanmoins d'en voir une transposition dans la description des journées de juin 1848 à Paris, dans *L'Éducation sentimentale*. Certains acteurs ont été impliqués dans les deux évènements, particulièrement l'avocat rouennais Jules Senard, le futur défenseur de Flaubert dans le procès de *Madame Bovary* en 1857. Jules Senard fut élu président de l'Assemblée nationale constituante à partir du 5 juin 1848 puis nommé ministre de l'Intérieur dans le gouvernement du général Cavaignac, entre le 28 juin et le 14 octobre de la même année.

Une autre période de tensions sociales et politiques est évoquée de manière plus explicite par l'écrivain dans sa correspondance, celle liée à la guerre franco-prussienne, d'autant plus que son frère Achille est conseiller municipal de Rouen depuis 1865. Il est ainsi confronté aux tentatives insurrectionnelles menées contre la municipalité accusée, à la fin de 1870, de ne pas avoir voulu défendre la ville contre l'envahisseur ennemi. Le jour même de l'entrée des Prussiens à Rouen, le 5 décembre, une fusillade a été dirigée contre l'hôtel de ville. Le 23 janvier 1871, Flaubert écrit de Rouen à sa nièce Caroline : « Le bruit a couru que ton oncle Achille était tué, lorsque les voyous de Rouen ont tiré des coups de fusils contre le conseil municipal. » Le 18 février suivant, il écrit à la Princesse Mathilde : « Le conseil municipal, dont mon frère fait partie, a délibéré sous les balles de l'aimable peuple. On a même cru, dans la ville, pendant une heure, que mon frère était tué. »

Cet épisode dramatique s'inscrit dans une phase de transition politique qui débute avec la guerre franco-prussienne et dure jusqu'au commencement des années 1880 avec l'affirmation de la Troisième République. L'époque de Flaubert est en effet également marquée par l'apparition de nouvelles sensibilités sociales, politiques et culturelles. Mais elles peuvent prendre un caractère paradoxal dans la vision distanciée ou critique de l'écrivain.

De nouvelles sensibilités sociales, politiques et culturelles

Il existe une certaine reconstruction religieuse et des formes de résistance à l'anticléricalisme qui s'affirme surtout à la fin du XIX^e^ siècle. Le concordat de 1801 et la loi de 1802 qui règlent la tutelle de l'État sur l'Église ont permis une nouvelle organisation ecclésiastique à base départementale. Elle peut s'appuyer sur les moyens attribués par l'État qui dispose d'un budget des cultes. Cette disposition permet une certaine stabilité des évêques et une reprise des recrutements de prêtres ainsi qu'un essor des congrégations religieuses. On observe une sorte d'apogée de l'encadrement religieux dans les années 1840-1870 qui se traduit par la reconstruction d'églises et le développement d'un art religieux renouvelé. Cependant, avec l'avènement de la Troisième République, les conditions deviennent plus difficiles et des formes de résistance apparaissent en fonction des différents pays de Normandie où la pratique religieuse peut varier. Elle est particulièrement présente dans le Pays de Caux ou dans la Manche et la partie Ouest de l'Orne.

Flaubert y voit surtout un fond de superstition : « La superstition est le fond de la religion, la seule vraie, celle qui survit sous tous les autres. Le dogme est une affaire d'invention humaine. Mais la superstition est un sentiment éternel de l'âme et dont on ne se débarrasse pas. Aujourd'hui, Rouen a été plein de processions, de reposoirs. Quelle bête de chose que le peuple ! »

À sa manière, il participe à la vogue en faveur des « antiquités nationales » qui gagne la Normandie comme d'autres régions de France. Les sociétés savantes actives se développent dès la période de la Restauration.

Flaubert demeure cependant très réservé, voire hostile, à toute appartenance à une société quelconque, voire une revue, ce qu'il affirme avec force dans sa correspondance avec Louise Colet à différentes reprises : « Je ne veux pas plus être membre d'une revue, d'une société, d'un cercle ou d'une académie, que je ne veux être conseiller municipal ou officier de la garde nationale. » Dans une autre lettre, il précise ainsi sa pensée : « Je ne veux ne faire partie de rien,